

Telling Death

Quand j'y pense...

Raconter la Mort

Emile Praplan

Fonds national suisse de la recherche scientifique

Grief: Fluctuating Elements of Loss during the Pandemic

Telling Death

Quand j'y pense...

Raconter la Mort

Emile Praplan

Fonds national suisse de la recherche scientifique

Grief: Fluctuating Elements of Loss during the Pandemic

Telling Death

Quand j'y pense...

Raconter la Mort

Emile Praplan

Fonds national suisse de la recherche scientifique

Grief: Fluctuating Moments of Loss during the Pandemic

Quand j'y pense...

Recherches, médiations scientifiques
et réflexions personnelles sur la mort

Emile Praplan

Introduction

p.7

Études

**Au crématoire comme «chez soi» : hybridité
d'une transition funéraire** **p.9**

**Waves of Grief : Fluctuating Restrictions, Treatments of Corpses and
Experiences of Loss during the COVID-19 Pandemic** **p.15**

**From one body to another : the handling of the deceased during the
COVID-19 pandemic, a case study in France and Switzerland** **p.21**

**Ne pas rompre la trajectoire des corps morts. Articulations
professionnelles durant la pandémie de Covid-19** **p.27**

**Entre possibilités et impossibilités, des trajectoires de deuil
plurielles durant la pandémie de covid-19** **p.33**

Podcast

«Ça fait partie de la vie» **p.39**

« Une famille élargie » **p.43**

« Ce qui reste » **p.47**

« Au revoir Blaireau » **p.51**

« Une certaine simplicité » **p.55**

« Histoires d'un mur » **p.59**

Conclusion **p.63**

Le projet **p.67**

Partenaire itinérance **p.71**

Remerciements & équipe **p.75**

introduction

Quand j’y pense, avant d’entrer à la Haute école de travail social et de la santé Lausanne (HETSL | HES-SO) en tant que civiliste, du 23 septembre 2024 au 30 janvier 2025, je n’avais jamais réellement pensé à la mort. Elle avait certes emporté certain-es de mes proches, éveillant en moi toutes sortes d’émotions, parfois violentes. La mort m’a souvent fait peur, elle m’a parfois fait pleurer, mis en colère. Quand je suis entré à la Haute école de travail social et de la santé Lausanne, on m’a demandé de lire des articles scientifiques et d’écouter des podcasts en lien avec elle, puis d’écrire des petits textes accessibles à toutes et tous à leur propos: on m’a demandé de penser à la mort, ce qui a signifié pour moi ne plus la subir comme une attaque personnelle et injuste; mais d’y penser.

Penser à la mort, c’est d’abord s’intéresser à ce que vivent les autres: comment ils et elles la perçoivent, comment ils et elles réagissent quand ils et elles y sont confronté-es. C’est tout l’exercice de certain-es chercheurs et chercheuses en sciences sociales, qui vont à la rencontre de celles et ceux qui font l’expérience du deuil, avec pour mission de documenter cette expérience, de la comprendre, et de l’expliquer. Car finalement, la mort est comme toute chose, c’est-à-dire située dans le temps et dans l’espace. Elle nous rapproche comme elle nous éloigne, elle nous rassemble comme elle nous divise. Penser à la mort, c’est aussi remarquer que soudain, au contact de l’expérience des autres, notre propre vécu trouve un ancrage collectif, par échos ou par incompréhension. Pen-

ser à la mort, c’est ainsi refuser, un instant, de la subir comme une attaque personnelle et injuste, pour l’accepter comme une réalité partagée, révélatrice de notre condition et de notre diversité.

«Quand j’y pense» est le regard situé, d’un simple civiliste, sur différentes productions de la HETSL sur le thème de la mort. Dans chaque texte proposé coexistent les informations clés que j’ai retenues d’un article scientifique ou d’un podcast ainsi que des réflexions plus personnelles, des souvenirs; des pensées. Cette série de textes s’inscrit dans le projet de communication scientifique Telling Death – Raconter la mort, financé par le Fonds national suisse via son programme AGORA. En collaboration avec divers partenaires, Telling Death vise à bâtir des ponts entre chercheurs, chercheuses et le grand public. Dans une perspective de médiation scientifique, la série de textes intitulée «Quand j’y pense» espère être pour le lecteur ou la lectrice une entrée facilitée dans quelques recherches en sciences sociales qui mettent l’accent sur les pratiques funéraires, le deuil ou encore le traitement des corps morts. Ces écrits peuvent également être mobilisés par chacun-e comme support, pour des réflexions plus personnelles, des souvenirs; des pensées.



Au crématoire comme «chez soi» : hybridité
d'une transition funéraire

Étude p.9

Le cimetière a d'abord pour moi été lieu d'amusement. A chaque passage dans mon petit village d'origine, mon père tenait à ce qu'on aille «rendre visite à grand-papa et grand-maman». Cette visite rendue à des personnes que je n'avais jamais connues et qui n'existaient plus était peu envoutante. Ma seule préoccupation était alors de retenir l'emplacement des tombes des personnes défunt-es de ma parenté, sous forme de jeu, et d'impressionner mon père en le traînant entre toutes les tombes sur lesquelles figurait notre nom de famille. Pour papa, chaque pierre avait son histoire; celle d'une cousine décédée à la naissance, d'un grand oncle qui buvait trop. Moi, je m'efforçais simplement de tout retenir. Vingt ans plus tard, si mon chemin recroise le cimetière de ce petit village, je n'aurai aucune peine à retrouver les endroits où sont inhumé-es ces cousin-es éloigné-es, et chaque pierre me rappellerait une histoire que je n'ai pas oubliée.

C'est l'article «Au crématoire comme «chez soi»: hybridité d'une transition funéraire» qui m'a ramené à ce souvenir précis, alors qu'en le lisant pour la première fois, je me demandais ce que signifiait le cimetière pour moi. Avec cet article, les auteur-ices montrent comment le cimetière peut être une base intéressante pour identifier certaines modalités de notre rapport à la mort. On pourrait penser que c'est un peu comme la maison des mort-es. C'est là qu'ils ou elles sont; où on se rend pour les retrouver, pour leur rendre visite. Mais les corps morts ne choisissent ni leur lieu de sépulture ni la forme de leur pierre tombale. Le lieu où reposent

les mort-es est donc imaginé par les vivant-es et pour les vivant-es. C'est pour ça que le cimetière peut être compris comme le reflet matériel de notre rapport à la mort, dans le sens où il permet de répondre aux besoins d'une société; et puisque ces besoins évoluent, l'architecture et l'organisation des cimetières sont en constante métamorphose.

A ce propos, l'article nous apprend - entre autres éléments - que durant l'époque moderne, les familles n'avaient pas l'habitude de se recueillir près d'une tombe. L'enjeu était surtout, pour les membres de la communauté catholique, d'être inhumé-e proche d'un endroit béni, un édifice religieux souvent, et avec les autres croyant-es. Mais ces cimetières sont peu à peu devenus insatisfaisants; insalubres parfois, sous l'impulsion des mouvements hygiénistes dès la fin du 18ème siècle, ils sont déplacés en dehors des villes. On y aménage des allées et organise l'espace pour qu'ils deviennent des lieux de promenade et de recueillement publics et laïcs. L'endroit où les corps sont inhumés se marque de monuments solides, associés à un sentiment de permanence, voire de pérennité. Quelques décennies plus tard, dès la fin du 19ème siècle, réapparaît une pratique qui va peu à peu remanier l'organisation des cimetières: la crémation. De nouvelles formes d'aménagement funéraire apparaissent dans les cimetières, qui doivent parfois accueillir un nouveau bâtiment: le crématoire. Comme pour le cimetière, l'architecture, le rôle et l'organisation de ce dernier sont en constante métamorphose, au rythme de notre rapport aux défunt-es qui évolue.

Mais la crémation va également remettre en question l'utilité pratique d'un lieu de sépulture géré par la collectivité: les cendres peuvent désormais être restituées aux proches de la personne décédée, qui peuvent faire le choix de l'endroit où elles seront laissées. Dans ce contexte, nos rapports aux défunt-es ont tendance à s'individualiser, et à se colorer de conceptions axées sur l'éphémère, la fragilité, au détriment des formes de sépultures stables et solides.

Je me demande donc si nos cimetières sont voués à disparaître. Dans celui de mon village, on ne trouve pas (encore) de crématoire, mais les urnes sont regroupées dans des petits casiers en granit qui remplacent peu à peu les pierres tombales. C'est devant l'un de ces petits casiers que désormais, je vais «rendre visite à papa» en me disant parfois que j'y emmènerai mes propres enfants. En attendant, à chacun de mes passages au cimetière, je profite pour me rendre devant d'autres petits casiers, qui ont chacun une histoire; celle d'une grand-maman maternelle qui préparait les meilleurs gâteaux aux pommes, d'un oncle un peu mythomane. Quand j'y pense, pour moi, un endroit fixe et marqué a toute son importance dans le rapport que j'entretiens avec mes proches décédés. Et comme nous l'apprennent les auteurs et autrices de l'article, malgré les nouvelles formes de pratiques, la sépulture classique n'est pas pour autant en train de disparaître. Dans leur constante métamorphose, l'architecture et l'organisation des cimetières et des crématoires doivent ainsi être capables d'intégrer ces nouvelles formes de rapports aux

défunt-es, en cherchant à invoquer la transition et l'éphémère, sans mettre à l'écart celles et ceux qui, comme moi, ne s'y reconnaissent pas. Autrement dit, face à des pratiques individualisées, le cimetière tend à se transformer; il devient un lieu hybride, entre patrimoine intangible et lieu d'accueil où chaque vivant-e pourrait se sentir inclus-e et confortable, un peu comme «chez soi».



«Au crématoire comme «chez soi»: hybridité d'une transition funéraire» est un article écrit par Marc-Antoine Berthod, Catherine Gaignat et Alexandre Pillonel, paru en décembre 2024 dans la revue *Frontières*. Il porte sur la façon dont les crématoires ont été progressivement intégrés à l'environnement des cimetières. Il est issu du projet de recherche *Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge* (avril 2021-mars 2025), soutenu par le FNS. Un lien vers une autre source issue du projet *Telling Death* a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« Non mais les jeunes après derrière nous, ils ne vont plus s'occuper des tombes. Il faut aller mettre les fleurs, il faut nettoyer. Moi je ne pense pas (que les jeunes le feront). »

Jeanine
podcast épisode 1 (min. 28)



Waves of Grief: Fluctuating Restrictions, Treatments of Corpses and Experiences of Loss during the COVID-19 Pandemic

Quand je lis à propos de la perte d'un-e proche durant la pandémie de COVID-19, peu de situations personnelles, de souvenirs, me viennent à l'esprit. C'est une chance. Cependant, les rituels empêchés me ramènent à plusieurs connaissances en situation de migration qui n'ont pas pu retourner dans leur pays d'origine lors du décès d'un-e de leurs proches sur place. Quand Pierre m'a appris, le jour même, le décès de sa mère en Afrique centrale, on est immédiatement allé boire un verre. Je me souviens m'être senti comme illégitime, pas à ma place en tant qu'ami, lors de cet instant qui, pour moi, a toujours été réservé à la famille. J'étais surtout touché par la violence de la situation que vivait mon ami, qui était là, avec moi, sur cette terrasse en ville, à des milliers de kilomètres de sa famille réunie autour du corps de sa mère.

L'article «Waves of Grief: Fluctuating Restrictions, Treatments of Corpses and Experiences of Loss during the COVID-19 Pandemic» ne mentionne pas les situations de deuil en exil, mais fait référence à d'autres cas spécifiques durant lesquels les attentes en terme de rituel n'ont pas pu être comblées, comme les décès en temps de guerre ou lors d'un génocide. Durant la période associée à la pandémie de COVID-19, ces situations se sont rapprochées de chacun-e d'entre nous et perdre un proche sans pouvoir répondre à certaines de nos attentes (voir le corps, le toucher, réunir les proches, ...) est devenu un risque conscient et partagé. La possibilité d'un deuil perturbé a alors été relayée, sans pour autant que la corrél-

lation entre l'interruption des rituels et la qualité du deuil ait été clairement établie. Plusieurs chercheur-euses en psychologie ou en sciences sociales, dont les auteur-ices de notre article, ont alors cherché à interroger la pertinence de ce lien de causalité.

L'article relève plusieurs points intéressants, à commencer par l'importance de la qualité de l'accompagnement des personnes en fin de vie. Cela signifie que la phase d'accompagnement de la personne défunte n'est pas la seule condition préalable au deuil. Autres points soulevés: même dans une période marquée par de fortes restrictions, les professionnel-les ont parfois accepté des transgressions, ce qui a été particulièrement bien reçu par les personnes endeuillées. Ainsi, l'attitude permissive ou stricte des agent-es des pompes funèbres et le regard des personnes endeuillées sur ces professionnel-les ont également joué un rôle dans le vécu du deuil. Enfin, les auteur-ices de l'article soulignent l'importance d'une vision «par vagues» de la période liée à la pandémie de COVID-19. Cela oblige à intégrer à la réflexion une temporalité complexe, avec des restrictions changeantes. Prendre en compte la temporalité permet également de distinguer les premiers décès de ceux qui ont eu lieu plus tard, alors que les personnes endeuillées disposaient de connaissances et d'une capacité d'anticipation.

Quand j'y pense, de nombreux points soulevés par l'article font écho au décès de mon papa qui a pourtant eu lieu deux ans après la levée des

restrictions sanitaires. Lorsqu'on reparle de ce moment avec maman, on se dit souvent qu'on a eu de la chance - un point d'ailleurs bien mis en évidences dans l'article - car on a pu l'accompagner durant sa fin de vie, car les pompes funèbres ont été ouvertes à nos désirs spécifiques ou encore parce qu'on a évité de peu un décès durant la pandémie de COVID-19. Pour moi, et je pense que l'article nous montre que c'est une tendance, la possibilité d'avoir eu une forme de contrôle sur ce qui s'est passé semble avoir été essentielle. Le fait d'avoir passé un moment (négocié avec le croque-mort) seul dans l'église avec le cercueil, d'avoir pu choisir les musiques qui ont été diffusées durant la cérémonie ou d'avoir imaginé la plaque pour le cimetière ont représenté des petits leviers que j'ai pu activer lors des quelques jours après les décès marqués par des étapes codifiées et des rituels préétablis. Ce que j'ignorais au moment même où je les activais, c'est que ces petits leviers allaient me permettre de regarder en arrière sans regret, et ainsi probablement faciliter mon deuil.



Ce texte se base sur l'article «Waves of Grief: Fluctuating Restrictions, Treatments of Corpses and Experiences of Loss during the COVID-19 Pandemic», écrit par Marc-Antoine Berthod, Gaëlle Clavandier, Philippe Charrier, Martin Julier-Costes, Veronica Pagnamenta et Alexandre Pillonel, paru en 2024 dans la revue *Anthropological Quarterly*. Il porte sur le deuil lié aux décès survenus durant la pandémie de COVID-19, période marquée par de fortes restrictions dans le milieu funéraire. Il est issu du programme de recherche «Co-funéraire. Co-construire une réponse funéraire en contexte de pandémie de COVID-19», financé par l'ANR (France) et le FNS (Suisse; projet No Lonely Deaths: Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families). Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« Mais tout d'un coup, la mort qui était une mort un peu intime, c'était quand même mon père, est devenue une mort sociale avec le cousin qui s'en est mêlé, enfin tout le monde s'en est mêlé. Il y avait un côté invraisemblable. »

Farinaz
podcast épisode 4 (min. 16)



From one body to another: the handling of the deceased during the COVID-19 pandemic, a case study in France and Switzerland

Étude p.21

Je ne suis pas près d'oublier ces images glaçantes de corps entreposés dans des grandes halles sportives durant la pandémie de COVID-19. Les mort-es ne se voyaient pas, mais s'imaginaient sous chaque même drap blanc qui leur garantissait le plus cruel des anonymats. Pas de cercueil, ni même de fleurs; au mieux un nom, peut-être un numéro. Sur ces images qui me restent de ces grandes halles sportives, il semblait n'y avoir que la mort, jonchant, à intervalle régulier, le béton froid jusqu'à ce que le peu de lumière l'abandonne à la nuit. Pourtant, pour que ces corps y soient placés, couverts de draps blancs, triés et enfin ressortis, un travail effectué par les vivant-es était nécessaire. Quand j'y pense, à cette même période où j'applaudissais tous les soirs le personnel soignant sur mon balcon, j'oubliais que parmi celles et ceux qui œuvraient «en première ligne» il y avait aussi, toujours, les employé-es des pompes funèbres.

Je n'ai d'ailleurs jamais vraiment considéré leur rôle durant cette pandémie avant que je me plonge dans la lecture d'articles scientifiques à propos du traitement des corps durant la pandémie de COVID-19, comme «From one body to another: the handling of the deceased during the COVID-19 pandemic, a case study in France and Switzerland». Cet article met en lumière l'ampleur du travail accompli par les personnes œuvrant dans le domaine du funéraire, et la manière dont les conséquences de la pandémie, que ce soit l'augmentation des décès ou les restrictions sanitaires, ont impacté ce travail.

Les images glaçantes que je mentionnais plus haut pouvaient laisser penser que, sous pression, la prise en charge des défunt-es était réduite à des simples actions techniques et administratives: placer les corps, les couvrir de draps blancs, les trier, puis les déplacer. Ainsi dit, le travail des pompes funèbres durant la pandémie de COVID-19 pouvait sembler plus simple qu'en temps ordinaire, car déchargé d'un certain nombre d'activités comme les soins au corps. Pourtant, et c'est une information centrale de l'article, entre charge de travail intensifiée, restrictions sanitaires strictes, peur d'une contamination ou dispositions parfois ambivalentes, le travail de croque-mort a été largement mis à l'épreuve durant la pandémie. De plus, les employé-es du milieu funéraire se sont toujours efforcé-es de maintenir une dynamique rituelle et symbolique. En termes plus scientifiques, ils et elles ont cherché à maintenir une prise en charge funéraire des défunt-es pour éviter que le traitement des corps morts ne se fasse que de façon mortuaire.

L'article mentionne plusieurs exemples concrets qui illustrent cet effort fourni par les croque-morts pour donner du sens à leur travail tout en soulageant les proches des personnes défunt-es. L'un d'eux, interrogé dans le cadre de la recherche, explique par exemple que par précaution, pour anticiper des deuils difficiles, il prenait le corps des personnes décédées en photo, ou déposait dans les cercueils des objets que les familles souhaitaient laisser proches du-de la défunt-e. J'ai été touché par ces témoignages qui

mettent en lumière une forme de résistance face à la contrainte sanitaire et qui tranche avec ces images de grandes halles sportives.

Je me dis qu'il y a derrière le travail des pompes funèbres - et pas uniquement dans le cas spécifique de la pandémie de COVID-19 - des enjeux de reconnaissance. Et c'est presque à se demander si on me surveille, car au moment même où j'écris ces mots, l'algorithme d'Instagram me propose des vidéos issues de comptes tenus par des croque-morts qui cherchent à mettre en valeur leur profession. J'ai pris le temps de m'intéresser à ces comptes, où les professionnel·les se mettent en scène en train de travailler, ou présentent les différents services qu'ils et elles peuvent offrir, comme la modélisation d'un cercueil personnalisé, clinquant, par une intelligence artificielle. Au premier abord, ces vidéos ont procuré chez moi une forme de dégoût. C'est que j'ai grandi dans un milieu où la mort doit être strictement ritualisée de manière uniforme et solennelle; comme dissociée de la réalité. Et je remarque que ma position devient paradoxale, car c'est justement cette conception qui enferme le travail des employé-es des pompes funèbres dans ce monde clos et rigide de la mort, loin des réseaux sociaux, au sein duquel ils et elles seraient sensé-es œuvrer en toute discrétion.



«From one body to another: the handling of the deceased during the COVID-19 pandemic, a case study in France and Switzerland» écrit par Gaëlle Clavandier, Marc-Antoine Berthod, Philippe Charrier, Martin Julier-Costes et Veronica Pagnamenta paru en 2021 dans la revue *Human Remains and Violence*. Il porte sur les conséquences de la pandémie de COVID-19 dans le domaine funéraire. Il est issu du programme de recherche «Co-funéraire. Co-construire une réponse funéraire en contexte de pandémie de COVID-19», financé par l'ANR (France) et le FNS (Suisse; projet No Lonely Deaths: Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families). Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



«Je découvrais un métier qui de nos jours est très peu connu, parce que les gens ils ne savent même pas ce qui se passe après leur mort (...). C'était découvrir une partie de notre monde que très peu de gens connaissent et pourtant qui est très importante dans la société aussi, parce qu'il faut le dire : sans croque-mort, qu'est-ce qu'on ferait de nos morts?»

Noah
podcast épisode 2 (min. 8).



Ne pas rompre la trajectoire des corps morts.
Articulations professionnelles durant la pandémie
de Covid-19

Étude p.27

Durant la pandémie de COVID-19, les familles étaient parfois privées de voir et de toucher le corps de leur proche défunt-e. Dès le constat du décès jusqu'au lieu des funérailles, certains corps sont ainsi restés invisibles. L'article «Ne pas rompre la trajectoire des corps morts. Articulations professionnelles durant la pandémie de Covid-19» m'a ramené à des questions que je me posais à cette période: pourquoi prendre soin d'un corps qui ne sera jamais montré? Pourquoi même continuer à trier des corps, si personne ne les verra? Ces questions étaient particulièrement pertinentes dans un contexte de surcharge du milieu funéraire, et face aux images embarrassantes de cette surcharge dans les médias.

Afin de mieux comprendre le travail des vivant-es, les auteur-ices ont fait le choix de suivre les corps morts, de les accompagner en quelque sorte jusqu'au lieu de sépulture. Ils et elles nous invitent dans cette zone méconnue, rendue encore plus inaccessible en temps de pandémie. Chaque étape habituelle de la trajectoire d'un corps mort a été impactée durant la pandémie de COVID-19. Cette exploration se fait donc dans un milieu ébranlé, mais où les professionnel-les ne peuvent cesser de travailler: en révélant la façon avec laquelle le travail est ajusté dans une période très spécifique, elle permet également de saisir le sens que les acteur-ices donnent à leurs différentes activités en temps ordinaire.

A la période où ces chercheur-euses menaient leur enquête, je travaillais dans un établissement médico-so-

cial, mais mon statut de stagiaire ne me permettait pas d'avoir un regard sur l'organisation des décès gérée par le corps soignant plus expérimenté. La lecture de l'article m'a toutefois rappelé le décès d'une résidente avec qui j'entretenais une relation de proximité. Les autres membres de l'équipe m'avaient alors proposé d'effectuer sa toilette mortuaire, ce qui m'avait particulièrement surpris. Dans l'intensité d'un travail dicté par les conséquences de la pandémie, la répartition des tâches se faisait toujours de manière mécanique, selon l'expérience et la disponibilité de chacun-e. Cette proposition, alors que je travaillais dans un autre secteur de soin et que je n'avais jamais effectué de toilette mortuaire, venait en quelque sorte briser cette organisation. Je la trouvais d'autant plus étrange que la personne était décédée et qu'en acceptant, je sacrifiais une partie de mon temps prévu pour l'accompagnement des vivant-es.

Quand j'y pense, le fait que les membres de mon équipe m'aient proposé d'effectuer ces gestes malgré l'organisation mécanique du travail exemplifie un point clé de l'article: le corps devenu mort n'est pas pour autant devenu un objet qui serait soumis à un travail purement méthodique; et ce même en temps de crise. Ce qu'on attendait de cette toilette mortuaire, ce n'était pas qu'elle soit «bien faite» d'un point de vue technique, mais que les gestes soient dictés par des qualités relationnelles et émotionnelles.

De manière plus générale, la toilette mortuaire souvent effectuée par le personnel soignant démontre également que, même en temps ordinaire, le domaine du sanitaire et celui du funéraire ne sont pas balisés par le moment du décès. Cette imbrication est encore plus palpable en temps de crise, comme le souligne l'article: tout au long de la trajectoire d'un corps mort, les acteur-ices redéfinissent leurs tâches respectives en portant une attention particulière à ne pas briser cette trajectoire. Les résultats de l'enquête montrent par exemple que lorsque le personnel soignant souhaitait se protéger de la contamination, des employé-es des pompes funèbres ont pénétré pour la première fois dans les chambres des résident-es. Si ces employé-es ont accepté de se retrouver dans un espace réservé habituellement aux soins, c'est justement pour ne pas entraver la trajectoire des corps morts.

Pourquoi prendre soin d'un corps alors qu'il ne sera jamais montré? Pourquoi même continuer à trier les corps, si de toute façon personne ne les verra? Lorsque je me posais ces questions, j'entretenais une vision biaisée du travail autour des corps morts, comme un travail purement rationnel qui consisterait à prendre en charge la personne défunte jusqu'au lieu de sépulture en répondant au mieux aux attentes de la famille. Or, suivre la trajectoire d'un corps mort comme le proposent les auteurs et autrices de l'article, c'est comprendre que l'humain n'est pas soudainement réduit à sa matérialité dès le moment de son décès.

La volonté de prendre soin, d'agir avec attention, perdure jusqu'à ce que le corps soit inhumé ou brûlé. Et lorsque les conséquences de la crise du COVID-19 ont mis à mal cette composante du travail avec les défunt-es, les acteur-ices s'organisent et luttent pour ne pas l'annihiler, ce qui démontre qu'elle est essentielle pour elles et eux.



Ce texte se base sur l'article «Ne pas rompre la trajectoire des corps morts. Articulations professionnelles durant la pandémie de Covid-19» écrit par Gaëlle Clavandier, Philippe Charrier, Marc-Antoine Berthod, Martin Julier-Costes, Veronica Pagnamenta et Alexandre Pillonel, paru dans la revue *Sociologie* en 2023. Il porte sur les ajustements et les nouvelles articulations professionnelles observées dans les milieux sanitaire et funéraire durant la pandémie de COVID-19. Il est issu du programme de recherche «Co-funéraire. Co-construire une réponse funéraire en contexte de pandémie de COVID-19», financé par l'ANR (France) et le FNS (Suisse; projet No Lonely Deaths: Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families). Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« Gilbert fait ça avec tellement de professionnalisme, de naturel, avec cette humanité aussi. Et puis tu sens qu'il était très proche des gens dans la vallée, et du coup il y avait beaucoup de respect, une forme d'amour aussi, dans sa manière d'approcher les gens dans son travail de croque-mort. C'est ça que je trouvais très très intéressant. »

Yves
podcast épisode 2 (min. 9)



**Entre possibilités et impossibilités, des
trajectoires de deuil plurielles durant la pandémie
de covid-19**

Étude p.33

J'ai toujours trouvé intéressant que lors d'un décès, le temps est souvent suspendu pour une période de quelques jours. C'est comme si un espace de latence s'ouvrait, entre la vie et la mort. Cet espace, nous savons le remplir de gestes, de paroles; d'immobilité, de silence. On dit qu'il nous permet d'accompagner, de dire au revoir. Je me dis qu'il est peut-être un moyen d'avoir un peu de contrôle, dans des situations d'extrême vulnérabilité. On a toutes et tous notre manière d'habiter ces espaces, selon nos besoins. Mes parents n'ont jamais voulu me tenir éloigné de la mort. Quand j'étais tout petit déjà, il et elle tenaient à ce que je les accompagne lors des veillées ou des enterrements qui avaient lieu dans mon village. Je me souviens que lorsque ma grand-maman est décédée, même si j'avais à peine 12 ans, maman m'a proposé d'aller voir le corps et de le toucher. Elle disait que ça allait m'aider à comprendre. C'était étrange, mais ça m'a probablement aidé. D'ailleurs, on m'a raconté que quelques années plus tard, quand ma tante est décédée, j'ai immédiatement demandé si je pouvais aller la voir dans sa chambre funéraire.

Le meilleur moyen pour comprendre l'importance de ces moments de latence et des rituels qui s'y logent, c'est probablement d'aller à la rencontre de celles et ceux qui en ont été privé-es. C'est la mission que se sont donné-es les auteurs et autrices de l'article «Entre possibilités et impossibilités, des trajectoires de deuil plurielles durant la pandémie de COVID-19». Ils et elles ont rencon-

tré Irène, Julien, Anne et Nafissa, qui ont perdu un-e proche alors que des restrictions étaient mises en place pour lutter contre la propagation de la COVID-19. Dans le domaine du funéraire, les principaux changements étaient liés à la mise en bière immédiate, au nombre de personnes limité durant les cérémonies, et à l'allongement du temps entre le décès et la sépulture.

Le père de Julien a été testé positif au COVID-19 durant la deuxième vague de la pandémie après un séjour à l'hôpital. L'expérience des lourdes restrictions sanitaires en milieu hospitalier encouragera Julien à choisir le maintien de son père à domicile. Lors du décès, Julien peut également bénéficier de son expérience dans le domaine des soins pour anticiper les problèmes liés à la prise en charge des défunt-es: il réalise lui-même la toilette mortuaire et décide d'organiser la suite des événements. A la même période, Nafissa a, elle aussi, profité de son expérience dans le milieu médical, en tant que médecin, lors du décès de sa maman. L'organisation de soins à domicile a également été possible, et puisque la maman de Nafissa n'est pas décédée à la suite d'une infection au COVID, la famille a eu la possibilité d'effectuer une toilette mortuaire et de se réunir à la maison, comme elle avait l'habitude de la faire après un décès. Pas de carrière dans le domaine des soins par contre, parmi les membres de la famille d'Anne, dont le mari est décédé à la suite d'une infection au même virus, mais un entourage militant qui permettra une solution originale pour contourner les limitations

de personnes présentes à la cérémonie. C'est grâce à la possibilité d'organiser une manifestation syndicale, que les ami-es et la famille d'Anne ont pu se réunir comme souhaité en contournant la règle de limitation de personnes.

Julien, Nafissa et Anne ont ainsi disposé de ressources afin de contrôler la trajectoire de leur proche décédé-e et de répondre, du moins en partie, à leurs besoins. Irène n'a pas bénéficié de cette chance, lorsqu'elle a perdu son père durant la pandémie. Limitation des visites durant la fin de vie, mise en bière immédiate (en France), aucun soin du corps et nombre maximum de personnes présentes à la cérémonie imposé: Irène n'a pas disposé de ressources pour contourner ou trouver des solutions alternatives face aux restrictions sanitaires imposées, ce qui l'a obligée à «faire avec», situation qu'elle juge particulièrement difficile moralement.

Alors que nous apprennent ces situations? Ces espaces de latence, d'entre-deux, bien qu'ils semblent nécessaires, ne sont pas à concevoir de manière isolée et univoque: ils se construisent et s'organisent dans un contexte permissif et restrictif à la fois, déterminé par une multitude de facteurs collectifs, comme le sont les restrictions sanitaires. Puis ils s'habitent de manière différente, selon des facteurs propres à chaque personne endeuillée cette fois. C'est cette diversité de situations qui invite les auteurs et autrices de l'article «Entre possibilité et impossibilité, des trajectoires de deuil plurielles durant la pandémie de COVID-19»

à adopter une certaine prudence lorsque l'on cherche un lien de causalité entre rituel funéraire perturbé et deuil empêché. Penser que les restrictions sanitaires ont affecté de façon univoque les personnes qui ont perdu un proche durant la pandémie de COVID-19 reviendrait à ignorer les autres formes de collectif qui influencent ces espaces de latence (famille, entourage, religion, communauté, ...) ainsi que la capacité de chacun-e, selon ses ressources, à les habiter.

A titre plus personnel, ce que je retiens de ces situations, c'est que disposer d'espaces de latence, d'entre-deux, et être capable de les habiter semble être nécessaire pour chacun-e d'entre nous. Mais quand j'y pense, les restrictions sanitaires durant la pandémie de COVID-19 ne sont pas le seul exemple d'empêchement et de perturbation des rites funéraires. Je pense à certaines personnes qui ont connu l'exil, privées de rentrer chez elles lors du décès d'un-e proche, ou aux personnes en situation de précarité, pour qui l'organisation de certains rites est parfois impossible. Je pense à elles et à eux, et je me dis que j'ai de la chance. Je repense à ce qui m'a permis d'avoir pu voir le corps de ma tante, celui de ma grand-maman, et je me dis que j'ai vraiment de la chance.



« Pour moi ce n'était pas possible de ne pas aller à l'enterrement de ma mère (...). Pour moi c'est la dernière goutte du café, elle est très importante chez moi (...). Et puis je sors, et il y a un cousin qui me dit « tu veux voir le cercueil » ? (...) « Tu aimerais venir ? », je lui aurais sauté au coup ! On est parti, c'était magnifique (...). J'ai vécu cette chose jusqu'au bout (...). Tout se passe bien, il faut juste prendre un petit peu sur soi. »

Ouarda, à propos de l'ensevelissement de sa maman en Algérie, rite souvent réservé aux hommes
Podcat épisode 5 (min. 33)



Ce texte se base sur l'article « Entre possibilité et impossibilité. Des trajectoires de deuil plurielles durant la pandémie de COVID-19 » écrit par Philippe Charrier, Gaëlle Clavandier, Marc-Antoine Berthod, Martin Julier-Costes, Veronica Pagnamenta et Alexandre Pillonel, paru dans la revue Étude sur la mort en 2023. Il porte sur le vécu du deuil après d'un décès parvenu durant la pandémie de COVID-19. Il est issu du programme de recherche « Co-funéraire. Co-construire une réponse funéraire en contexte de pandémie de COVID-19 », financé par l'ANR (France) et le FNS (Suisse; projet No Lonely Deaths: Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families). Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« Ça fait partie de la vie » : premier épisode
du Podcast Telling Death

Podcast p.39



La discussion entre Jeanine, Martine, Loïse, Stéphanie et Clémence enregistrée dans l'épisode «Ça fait partie de la vie» du podcast Telling Death – raconter la mort m'est comme familière. Leur accent et certaines de leurs expressions me ramènent à mon village, à quelques kilomètres de celui où vivent les cinq femmes. Mais surtout, presque l'ensemble de ce qui est évoqué dans cet échange sur la mort, que ce soient des habitudes, des souvenirs ou des opinions, résonne en moi comme du connu. Alors, mon imagination n'a rencontré aucune difficulté à illustrer la discussion que j'entendais, car elle avait à sa disposition plein de souvenirs, qui répondaient presque sans écart à ce qui était dit. J'ai reconnu le même ordre de procession durant les cérémonies (classe, sociétés et famille), les mêmes cérémonies commémoratives (veillée, enterrement, messe de septième et anniversaire) et ai eu l'impression d'avoir vécu les mêmes sorties au cimetière en famille.

Mais je connais aussi cette impression, qui ressort à plusieurs reprises de la discussion: la sensation que notre rapport à la mort devient impersonnel, associée à l'idée que les villages sont comme des lieux de résistance à ce phénomène. Cette opinion est très répandue chez moi, et il m'arrive de la partager. À de nombreuses reprises, les cinq femmes mentionnent les changements, et évoquent le contexte funéraire en le comparant à celui du passé. Les cimetières changent, les rituels changent, l'attitude face à la mort change: et ces évolutions sont souvent reconnues avec une forme de regret. Martine saluera toutefois qu'«ici, les gens ils ne partent jamais seuls (...) on a encore assez de solidarité».

Si j'essaie de situer l'origine de mon rapport à la mort, je sais que je peux trouver quelques indices dans mon appartenance de genre, ma situation socio-économique ou encore mon âge. Mais quand j'y pense, je ne partage rien de tout ça avec Jeanine, Martine, Loïse, Stéphanie et Clémence. Si leur discussion autour de la mort résonne autant en moi, c'est sûrement que mon rapport à la mort s'ancre surtout dans un espace culturel grandement imprégné, entre autres, de catholicisme. Il m'arrive certes d'être critique à propos de ce contexte, il a inscrit en moi une manière de penser la mort et de vivre le deuil solidement ancré. Papa disait souvent que «la seule chose qui est à garder dans la religion, ce sont les rites funéraires». Organiser une cérémonie religieuse pour l'enterrement de ce fervent athée nous a toujours paru ironique d'ailleurs.

Pourtant, cette messe d'enterrement faisait sens pour lui, comme pour moi, bien que nous n'avions tous les deux pas l'habitude de nous retrouver dans une église.

Maman et moi parlons souvent de cet enterrement en rigolant, imaginant papa s'énervant dans son cercueil durant le sermon du prêtre. Se souvenir de la mort, c'est faire naître en nous toutes formes d'émotions, et c'est justement ce qui m'a touché en écoutant cet épisode du podcast. Durant une trentaine de minutes, les cinq femmes passeront du rire aux larmes, invoquant l'injustice, la beauté, le dégoût ou encore la convivialité. Comme le disent les participantes, il y a des morts qui nous submergent, il y en a d'autres qui nous soulagent; il y en a même qui peuvent être perçues simplement comme un moyen efficace pour réunir toute une famille. Se souvenir de la mort, c'est parfois, aussi, se rappeler de maladresse, face à un corps mort, ou durant des rituels par exemple. Je repense à ces fou-rires, nerveux peut-être, qui nous frappent au mauvais moment, durant une cérémonie, et qu'on s'efforce tant bien que mal de retenir. Et lorsqu'on songe à tout ça, on peut finalement aborder la mort de manière raisonnable, car on se rend compte que comme le dit si bien Jeanine, «ça fait partie de la vie».

«Les cimetières et autres espaces funéraires sont protéiformes. Ils n'ont jamais cessé d'évoluer et de se diversifier. Ils font preuve d'une grande plasticité et n'ont rien d'atemporel.»

Berthod M.-A., Gagnat C., Pillonel A., «Au crématoire comme «chez soi»: hybridité d'une transition funéraire», in *Frontières*, vol. 35, n°2, 2024.

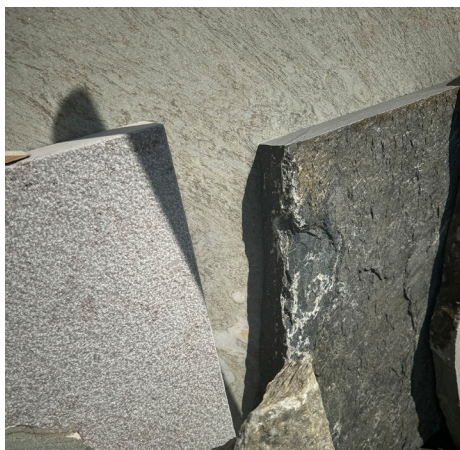


Ce texte se base sur le premier épisode du pod-cast Telling Death – Raconter la mort, intitulé «Ça fait partie de la vie» et produit dans le cadre du projet de communication scientifique Telling Death. Enregistré dans le village de Bruson en Valais durant l'été 2023, il propose une immersion dans une discussion au sujet de la mort entre cinq femmes de la région et d'âges différents: Jeanine, Clémence, Stéphanie, Martine et Loïse. Ce podcast résonne avec de nombreux sujets approfondis dans les articles issus de recherches, en particulier No Lonely Deaths. Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families et Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge, tous deux soutenus par le FNS. Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« Une famille élargie » : deuxième épisode
du Podcast Telling Death

Podcast p.43



J'ai souvent entendu que le mot croque-mort trouve son origine dans une pratique qui consistait à mordre un orteil de la personne défunte pour s'assurer qu'elle n'est plus en vie. Mais ce serait une légende. Une explication plus appuyée, et avancée par l'Académie française, relève que le verbe croquer signifierait en français familier de l'époque faire disparaître, dérober. Le rôle des pompes funèbres serait ainsi de faire disparaître les mort-es. Pourtant, si le ou la croque-mort se tenait à cette simple mission, on lui reprocherait sûrement de ne pas faire son métier. Quand mon papa nous a quittés, maman a immédiatement appelé Jean-Luc, le croque-mort du village. Puis on est rentré, laissant Jean-Luc avec le corps de papa, sans se poser de question, jusqu'au lendemain. Dès notre arrivée dans la salle où reposait le cercueil ouvert, maman et moi étions frappés de découvrir l'air décontracté, presque souriant, de papa, couché là dans sa chemise préférée. On disait qu'il était beau et avait l'air d'être heureux comme avant sa maladie. Jean-Luc ne s'était pas contenté de faire disparaître mon père, ce pourquoi je

lui en aurais énormément voulu. Au contraire, il l'avait fait réapparaître, le temps de quelques jours, pour qu'on puisse lui dire aurevoir: et c'est peut-être ça, quand j'y pense, le rôle d'un-e croque-mort.

Je me suis toujours demandé comment on devient croque-mort, si ça pouvait être une vocation. Lorsqu'on écoute Gilbert parler de son ancien métier dans l'épisode «Une famille élargie» avec son compagnon Yves, et Noah, le fils de Yves, on comprend que pour lui c'est une histoire de famille: afin de fuir la précarité, son père a commencé à prendre soins des mort-es, Gilbert l'aidait, puis, «ça a été comme une lettre à la poste». Ce qui m'a frappé dans cette histoire familiale, c'est à quel point l'activité des pompes funèbres a été indissociable d'une autre passion commune, celle des fleurs. Sans croque-mort c'est vrai, pas de fleurs; personne non plus pour habiller, maquiller ou coiffer les défunt-es. Lorsqu'on s'intéresse à l'activité d'un croque-mort, comme Gilbert, on remarque donc rapidement qu'elle est diversifiée, et pas toujours aussi lugubre qu'on pourrait l'imaginer.

D'ailleurs, Gilbert, Yves et Noah ne seront finalement que très peu amenés à parler de gestes techniques, ou de travail administratif. La discussion sur la profession des pompes funèbres s'arrêtera plutôt là où on ne s'y attend pas. Sur un travail relationnel avec les vivant-es surtout: l'importance d'entendre les besoins des proches, de conseiller celles et ceux qui sont démunies, la nécessité d'être à l'écoute, même hors d'un cadre professionnel, car le croque-mort est sollicité dans son quotidien

pour parler de la mort. Le rapport aux corps morts n'est également que très peu abordé sous un angle méthodique: Gilbert «s'occupe» des personnes décédées, il «en prend soin». Mais parler du métier de croque-mort amène aussi les trois hommes à laisser la discussion s'ouvrir sur de nombreux autres thèmes en lien avec la mort. De manière touchante, ils évoquent le décès de leurs proches, leur volonté au sujet de leur propre mort, et constatent leurs désaccords concernant certaines pratiques funéraires nouvelles. Tout au long de l'épisode, ils nous emmènent avec eux dans ces discussions parfois intimes pour laisser notre imaginaire s'ouvrir, lui-aussi, sur des questions relatives à la mort.

Après avoir été plongé pendant quelques minutes dans cette discussion, impossible pour moi d'expliquer le rôle d'un-e croque-mort par son étymologie. L'histoire de Gilbert me conforte même dans mon idée qu'un-e croque-mort, c'est plutôt celui ou celle qui fait réapparaître les mort-es, le temps de quelques jours, pour qu'on puisse leur dire au revoir. Yves dira d'ailleurs qu'une des qualités de son compagnon, c'était d'être capable de «rendre la personne telle qu'elle était». Il insistera même sur l'importance de bien connaître la personne vivante, personnellement ou en discutant avec la famille, afin de pouvoir s'occuper au mieux de la personne décédée. Ce fossoyeur triste et habillé en noir qui a servi de base à mon imaginaire autour des pompes funèbres doit désormais céder sa place à un homme sociable, attentionné et minutieux, comme Gilbert, ou Jean-

Luc. Et pourquoi pas une femme? C'est paradoxal quand on y pense, les pompes funèbres, tant perçues comme un milieu masculin, semblent finalement exiger des compétences proches de celles associées aux métiers du care, encore majoritairement pratiqués par des femmes.

«Le care (Molinier, 2013) qui comporte une dimension relationnelle et émotionnelle incontestable, est présent aussi bien dans le secteur sanitaire que le secteur funéraire; il est également à l'articulation des deux (...). C'est ce qui permet de conserver des logiques de prendre soin, d'attention, autant de moyens par lesquels les professionnels s'efforcent de rendre de la dignité au défunt, du respect à la dépouille».

Clavandier G., Charrier P., Berthod M.-A., Julier-Costes M., Pagnamenta V., Pillonel A., «Ne pas rompre la trajectoire des corps morts. Articulations professionnelles durant la pandémie de Covid-19», in Sociologie, vol. 15, Presse Universitaires de France, 2023, p.171.



Ce texte se base sur le deuxième épisode du podcast Telling Death – Raconter la mort, intitulé «Une famille élargie» et produit dans le cadre du projet de communication scientifique Telling Death. Enregistré dans le village de Bruson en Valais, il propose une immersion dans une discussion au sujet de la mort entre Gilbert, ancien croque-mort du village, Yves, son compagnon, et Noah, le fils de Yves. Ce podcast résonne avec de nombreux sujets approfondis dans les articles issus de recherche, en particulier No Lonely Deaths. Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families et Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge, tous deux soutenus par le FNS. Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« **Ce qui reste** » : troisième épisode du
podcast Telling Death

Podcast p.47



La musique, c'est probablement ce qui me touche le plus lors des cérémonies funéraires. C'est aussi l'un des sujets de la discussion entre Gilles, Michelle, Maria et Louïse qui fait l'objet de «Ce qui reste», troisième épisode du podcast *Telling Death – Raconter la mort*. Quand Michelle a évoqué le souvenir de la diffusion d'une musique de Scorpion, jugée par certain-es comme problématique lors d'une cérémonie, je me suis rappelé l'enterrement de cette vieille dame pour lequel la famille avait choisi «Les œufs aux plats» de Joe Dassin et s'était lâchée sur le volume. Soudain, l'ambiance solennelle et religieuse de cette cérémonie a été brisée: les personnes présentes se sont mises à sourire, à faire des petits mouvements de pied. Pour moi, la musique a comme ce pouvoir de rappeler la personne défunte en envahissant la pièce, lors d'un moment que je trouve parfois trop impersonnel.

C'est bien car la musique est si importante dans ces moments pour moi que j'ai déjà listé les chansons que je

souhaiterais qu'on diffuse lors de mon propre enterrement. En écoutant «ce qui reste», je n'ai pu m'empêcher de me poser certaines questions sur les choix que j'avais déjà émis, de me demander pourquoi j'avais pris ces décisions et pourquoi d'autres sujets n'ont jamais été questionnés. Si j'ai toujours été sûr de vouloir être incinéré par exemple, je ne me suis jamais réellement posé la question de l'endroit où je souhaitais que mes cendres soient dispersées. Dans le fond, j'ai l'impression que cela ne posera pas de dilemme à celles et ceux qui resteront: ils et elles auront, au pire, le choix entre quelques lieux que j'aime tant dans la montagne ou le cimetière de mon village, pour que je sois proche de ma famille. Mais en écoutant la discussion entre Gilles, Michelle, Maria et Louïse, j'ai pris conscience que ce choix pouvait être plus compliqué, pour celles et ceux dont l'appartenance géographique n'était pas associée à un lieu unique. Quand j'y pense peut-être qu'un jour, je me sentirai aussi d'un autre endroit, et là, le choix deviendra peut-être cornélien. Je me dis que tant qu'on est vivant-e, on se déplace, on habite différents lieux et il nous arrive de nous attacher à plusieurs de ces lieux: se sentir un peu d'ici, et encore de là-bas. Mais lorsqu'on pense à sa mort, si on n'est pas prêt à être incinéré et à séparer ses cendres, il faudra de ces différents lieux n'en retenir qu'un, et par la même occasion, consentir aux pratiques funéraires associées à cet endroit, ou les disperser dans la nature.

Ce qui m'a particulièrement touché dans cette discussion, c'est qu'elle

confronte des personnes de nationalités et d'âges divers. On y découvre comment la mort et le deuil sont symptomatiques à la fois de nos différences et de notre condition commune. Pour parler de la mort et du deuil, les participant-es nous emmèneront en Valais, à Chavannes, en France, en Belgique et même dans certaines régions d'Italie où on s'habille en noir pendant des semaines après avoir perdu un-e proche. Quand j'étais petit, sur l'étagère de la maison familiale, il y avait une photo de classe de ma grand-maman, habillée en noir au milieu de toutes ses camarades en costume blanc. Papa m'expliquait que c'était parce qu'elle avait perdu sa maman. Je trouvais ça violent, mais j'ignorais que c'était une pratique répandue et qu'elle avait un nom: «Porter le deuil». Comme Maria, je suis bien content qu'elle ne soit plus d'actualité chez nous, et qu'aujourd'hui, comme le dit si bien Michelle, le deuil se porte moins à l'extérieur; il se marque plutôt à l'intérieur.

C'est drôle, plus j'écoute l'épisode du podcast en écrivant ce texte, plus je repense à mes dernières volontés, et plus elles semblent m'obséder. Dans plusieurs des épisodes du podcast *Telling Death* revient la question d'un âge nécessaire pour penser à sa propre mort, et probablement que certain-es diront que je suis trop jeune pour ces questions. Pourtant, mon jeune âge ne me protège en rien de la mort. Alors si je devais partir demain, comment ma mère gèrerait ce départ? Ce n'est en tout cas pas une liste de chansons, dont elle ignore d'ailleurs l'existence, qui

pourra l'aider. C'est difficile de faire des choix en même temps. Je me dis que je ne serai plus là, donc que celles et ceux qui resteront n'auront qu'à faire comme ils et elles le voudront. Mais ce qu'ils et elles voudront peut-être, c'est faire comme moi j'aurais voulu. Et peut-être qu'ils et elles ne seront pas d'accord. Il faut que j'y réfléchisse.

«Les actes posés, notamment de nature symbolique, semblent moins déterminants dans l'appréciation des pratiques et des gestes funéraires par les endeuillés que les dynamiques relationnelles qui les sous-tendent»

Berthod M.-A., Clavandier G., Charrier P., Julier-Costes M., Pagnamenta V., Pillonel A., «Waves of Grief: Fluctuating Restrictions, Treatments of Corpses and Experiences of Loss during the COVID-19 Pandemic», in *Anthropological Quarterly*, vol.97, n°3, 2024.



Ce texte se base sur le troisième épisode du podcast *Telling Death – Raconter la mort*, intitulé «Ce qui reste» et produit dans le cadre du projet de communication scientifique *Telling Death*. Enregistré dans le village de Chavannes dans le canton de Vaud, il propose une immersion dans une discussion au sujet de la mort entre Louïse, Michelle, Maria et Gilles. Ce podcast résonne avec de nombreux sujets approfondis dans les articles issus de recherche, en particulier *No Lonely Deaths. Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families and Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge*, tous deux soutenus par le FNS. Un lien vers une autre source issue du projet *Telling Death* a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« **Au revoir Blaireau** » : quatrième épisode
du podcast Telling Death

Podcast p.51



Les mort-es ont toujours leur manière de rester. Parfois, c'est nous qui le voulons: on conserve par exemple, si on le peut, un objet symbolique. C'est l'alliance de ma grand-maman, que papa portait souvent comme bague et qui ne quitte plus mon index. Pour Pascal, participant au quatrième épisode du podcast Telling Death – Raconter la mort, c'est un pot à confiture dans lequel sa mère laissait des pièces de monnaie et qui lui permet de se faire symboliquement offrir un café par sa maman. Mais parfois, les mort-es réapparaissent dans nos mémoires sans qu'on s'y attende, au gré d'une musique, d'un lieu, ou d'une odeur. Durant les premiers mois après la mort de papa, ces rappels m'étaient insupportables: tout semblait me ramener à lui, alors que je ne demandais que de passer à autre chose. Mais avec le temps, j'ai appris à poser un autre regard sur ces situations, choisissant de les associer à des petits signes. Comme si c'était sa façon de me dire bonjour, de me rappeler qu'il est là. Puis, chaque mort-e que j'ai connu-e a trouvé sa façon de me dire bonjour, de me rappeler qu'il

ou elle est là. Alors aujourd'hui, lorsqu'au hasard d'un fond sonore de magasin retentit une musique qu'aimait papa, ou si l'odeur de ma grand-maman surgit sans prévenir d'un manteau, je souris instantanément.

Je me demande quand cette petite forme de survie s'achève, quand est-ce que les personnes décédées s'en vont pour de bon. Il y aura bien un jour où ces objets qu'on se transmet ne seront plus que des choses parmi d'autres, ramenées à leur utilité première sans quoi elles seront jetées. Il y aura bien un jour où l'odeur de ma grand-maman ne sera plus qu'une quelconque odeur de renfermé, où les musiques de mon papa n'appartiendront qu'à leur interprète, où le pot à confiture de Pascal sera à nouveau un pot à confiture. Certain-es mort-es survivent plus longtemps que d'autres, peut-être parce qu'ils et elles sont célèbres, ou qu'ils et elles ont su laisser des supports à leur mémoire. Certain-es vivant-es regrettent d'ailleurs de ne pas avoir les ressources nécessaires à la mémoire d'une personne défunte, comme Farinaz qui n'a pas pu garder d'objet symbolique ayant appartenu à son père.

Mais cette mémoire, celle qui permet aux mort-es de rester, elle se transmet également par l'oral, ce qui permet à chacun-e, même sans ressource matérielle, d'entretenir le souvenir collectif d'un-e défunt-e. Pour Noé le fait d'en parler est même la meilleure manière de maintenir le souvenir de nos proches décédés. Comme Solal, je n'ai jamais connu certain-es de mes grands-parents, mais comme

pour lui, il et elles font partie, un peu, de moi. Il a suffi de quelques histoires, anodines, autour de photos poussiéreuses, pour que cette relation existe, pour qu'il et elle survivent un peu en moi. Quand j'y pense, plus le temps passe et plus le souvenir de ces quelques histoires anodines fait peser sur moi le poids d'une responsabilité, celle de l'existence même de mes grands-parents. Tout ce qu'il y a de plus banal, léger, dans ce que j'ai entendu, ce sera peut-être un jour tout ce qu'il restera pour commenter ces photos poussiéreuses, ce qui les empêchera de devenir anonymes, encombrantes et peut-être jetées. Heureusement, je me dis qu'il existe un moyen de se décharger de cette responsabilité: la partager, encore un peu plus loin.

Bien que j'aie choisi de m'attarder ici sur le thème de la mémoire, «Au revoir Blaireau», quatrième épisode du pod-cast telling death – raconter la mort est bien plus riche en termes de sujets abordés. Enjeux organisationnels des rites funéraires, discussions autour de la mort avec des enfants, vieillesse et fin de vie, ou encore transmission des dernières volontés sont autant de thèmes qui seront abordés par les membres de la famille, au cours d'une discussion touchante; profonde et légère à la fois.

«Articulée aux perceptions et aux expériences corporelles, l'imagination permet ainsi de tisser des liens entre vivants et morts. C'est à travers elle que se dessine la limite entre ces deux catégories d'existants, limite qui est alternativement affirmée et effacée, renforcée ou atténuée, continuellement déplacée et reconfigurée»

Berthod M.-A., Gagnat C., Pillonel A., «Au crématoire comme «chez soi»: hybridité d'une transition funéraire», in *Frontières*, vol. 35, n°2, 2024.



Ce texte se base sur le quatrième épisode du podcast Telling Death – Raconter la mort, intitulé «Au revoir Blaireau» et produit dans le cadre du projet de communication scientifique Telling Death. Enregistré à Lausanne, il propose une immersion dans une discussion au sujet de la mort entre Farinaz, Pascal son mari, leur fils Félix et leurs petits fils Noé et Solal. Ce podcast résonne avec de nombreux sujets approfondis dans les articles issus de recherche, en particulier No Lonely Deaths. Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families et Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge, tous deux soutenus par le FNS. Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« Une certaine simplicité »: cinquième
épisode du podcast Telling Death

Podcast p.55



la profondeur qui incarne les perceptions de la mort discutées force le respect et invite à la retenue; et mon regard, issu de ma socialisation laïque, me paraît soudain insignifiant, presque misérable. D'ailleurs, la pluralité des conceptions de la mort et du deuil sera évoquée tout au long de l'épisode, avec une finesse et un recul qui m'ont beaucoup touché, conférés entre autres par l'expérience de l'exil, du voyage, ou de l'âge, qui est aussi l'expérience de la différence.

J'ai réécouté à plusieurs reprises «une certaine simplicité», le cinquième épisode du podcast Telling Death – Raconter la mort, face à une page blanche; et plus je l'écoutais, plus la page semblait vouée à rester blanche. C'est comme le très long silence qui suit les mots d'Ahmed à propos de la situation à Gaza: parfois, la mort nous prend à la gorge et nous demande de nous taire. J'ai passé du temps à commenter ces podcasts, souvent sans trop de difficulté, et à les mettre en lien avec mon expérience personnelle. J'y ai même pris un certain goût, comme si c'était un jeu. Mais cette fois-ci, j'ai comme l'impression que tout commentaire serait inadéquat et que mon expérience personnelle n'a rien à faire là, à côté de sujets tels que la mort des enfants, celle en temps de guerre, ou le deuil en exil.

Il y a aussi une grande dimension spirituelle qui traverse les discussions entre Ouarda, Ahmed, Nadia et Sofiane, beaucoup plus difficile à aborder à partir de la forme plus légère qui encadre ces récits. Toute

Entre les participant-es de cet épisode du podcast Telling Death et moi, il semble donc y avoir une importante distance sociale, source de différences entre nos propres expériences du deuil et nos conceptions de la mort. Pourtant, et c'est ce que je souhaite retenir de ce podcast, quelque chose dans la mort nous réunit. Comme le dit si bien Ahmed, «la mort c'est la règle» à laquelle personne n'échappe. Alors, quand j'y pense, je me dis que la mort en tant que condition commune est un merveilleux moyen pour aborder nos différences, et pour créer des ponts entre nous, même là où l'éloignement semble rendre le partage difficile. Et c'est essentiel dans un contexte que Ouarda décrit encore mieux que je ne pourrais le faire: dans «un monde où on doit s'entre connaître, on n'a pas le choix».

«L'imagination des individus est centrale pour se représenter le monde et l'investir. Elle l'est tout autant pour établir des rapports avec ce qui n'est pas, ce qui pourrait être ou encore ce qui n'est plus. Articulée aux perceptions et aux expériences corporelles, l'imagination permet ainsi de tisser des liens entre vivants et morts».

Berthod M.-A., Gagnat C., Pillonel A., «Au crématoire comme «chez soi»: hybridité d'une transition funéraire», in *Frontières*, vol. 35, n°2, 2024.



Ce texte se base sur le cinquième épisode du podcast Telling Death – Raconter la mort, intitulé «Une certaine simplicité» et produit dans le cadre du projet de communication scientifique Telling Death. Enregistré à Chavannes-près-Renens, il propose une immersion dans une discussion au sujet de la mort entre Ouarda, Ahmed, appelé Reda, Nadia et Sofiane. Ce podcast résonne avec de nombreux sujets approfondis dans les articles issus de recherche, en particulier No Lonely Deaths. Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families et Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge, tous deux soutenus par le FNS. Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



« **Histoires d'un mur** »: sixième épisode de
podcast Telling Death

Podcast p.59



J'ai toujours pensé que les sépultures qui résistaient au temps étaient celles de personnes célèbres; et je me souviens en avoir discuté avec un ami lorsqu'on visitait le cimetière du Père-Lachaise à Paris, ou certaines tombes séculières sont encore lieu de recueillement. Mais la longévité de cette mémoire sépulcrale des mort-es ne dépend pas seulement de leur notoriété. Dans le cimetière de Mauraz, on trouve encore des tombes de personnes décédées dans les années 1970, et si elles ne sont pas remplacées, c'est que dans la plus petite commune du canton de Vaud, on ne meurt pas souvent. Ainsi, les concessions varient selon les cimetières, comme de nombreux autres aspects liés à la sépulture dans un lieu public.

La discussion entre Marie-Ange, Alexandre et Martina enregistrée pour le sixième épisode du podcast Telling Death Raconter la mort nous ouvre la porte de cette dimension politique de la mort et de la mémoire ainsi qu'aux enjeux collectifs liés aux cimetières, à leur évolution et à leur

gestion. Avant de m'intéresser à la mort, j'ignorais qui était responsable des cimetières, ou du moins je ne m'étais jamais posé la question. Cet épisode du podcast nous permet de comprendre que pour les collectivités en charge des cimetières, ils ne sont pas que de simples espaces destinés à entreposer les corps défunts de façon méthodique, ils soulèvent un nombre important d'enjeux et de problématiques.

Mais la mort n'est-elle pas en train de se privatiser? Les grandes cérémonies ouvertes à toutes et tous semblent laisser place à des recueils dans l'intimité. Quant à la sépulture dans un cimetière public, elle est peu à peu concurrencée par le choix d'un lieu privé, ou connu uniquement par les proches. C'est du moins le constat de Martina qui regrette cette perte d'importance du collectif. Quand j'y pense, c'est difficile pour moi de me prononcer. D'un côté, ces pratiques funéraires qui s'individualisent permettent à chacun-e de faire comme il ou elle l'entend, et je trouve ça beau: le funéraire intègre la diversité du monde des vivants. De l'autre, comme le remarque Martina, la mort d'un proche devient une nouvelle responsabilité pour chacun-e, qui doit être capable de prendre des décisions et procéder à de nombreux choix, ce qui peut être particulièrement délicat, surtout pour les plus vulnérables: le funéraire intègre aussi les inégalités du monde des vivants.

La dernière chose que je retiendrais de l'écoute de ce podcast, c'est l'anecdote de la coccinelle, nichée

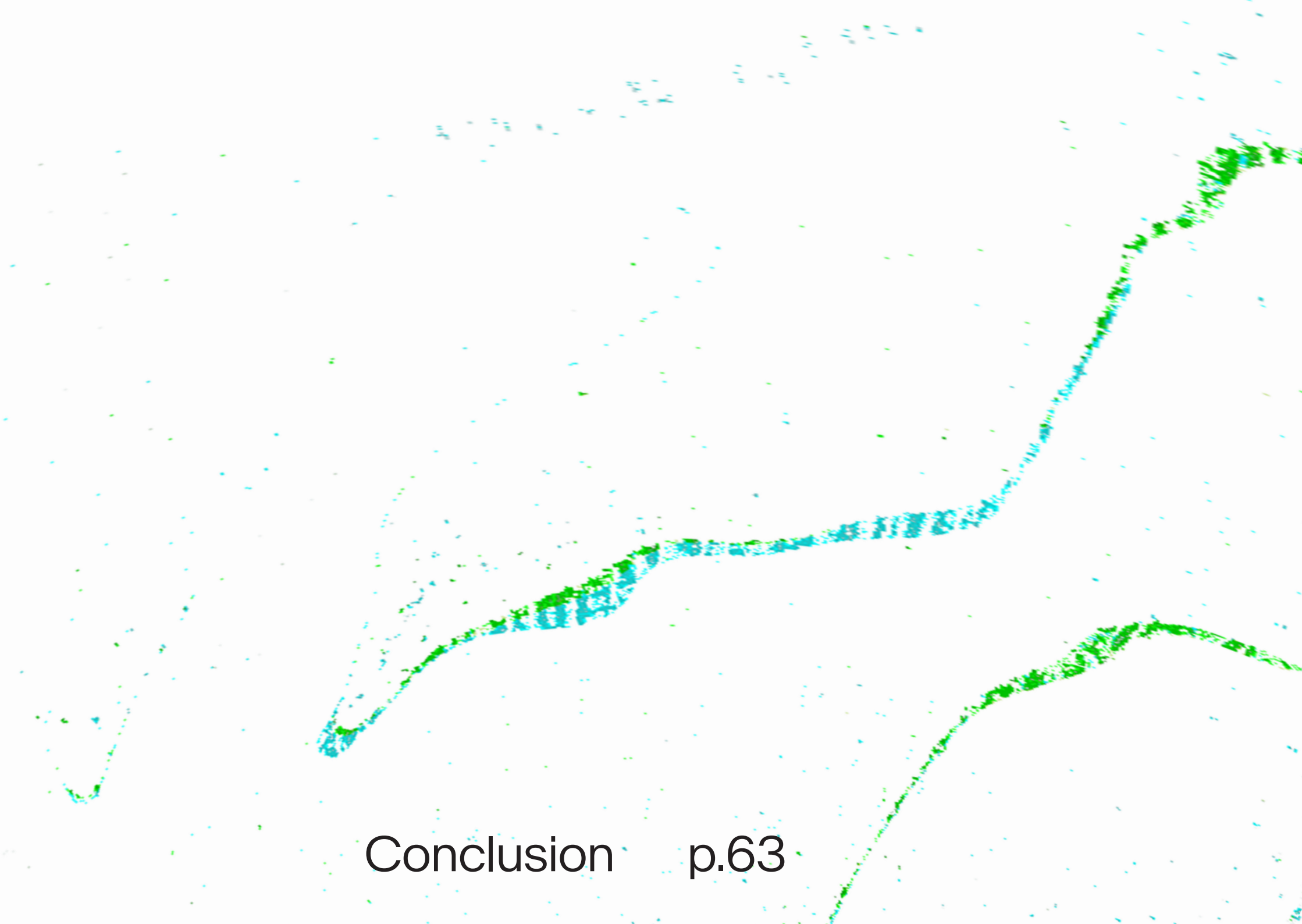
dans la fleur qu'un petit enfant a posée sur le corps de son grand-père puis qui s'est envolée. Lorsque mon papa s'en allait, inconscient sur son lit de mort, une infirmière nous a fait remarquer une tâche rouge apparue sur le fond de son pouce. Cette rougeur avait la forme presque parfaite d'un cœur. Que ces éléments soient issus de l'interprétation du hasard, ou qu'ils aient une réelle portée spirituelle ne m'importe peu. Ce qui relie ces deux histoires, et probablement tant d'autres, c'est l'existence d'une forme de beauté là où on s'y attend le moins, d'instant de poésie qui se logent même dans des situations de déchirure violente. Parfois, c'est aussi ça, la mort.

«À la suite des Lumières et avec l'avènement des mouvements hygiénistes, ce mode d'ensevelissement et ce format de cimetière jouxtant les églises ont connu des transformations fondamentales (...). La plupart des cimetières se muent en lieux publics, laïcs, où chacun devrait pouvoir y être inhumé, et où les proches et autres curieux viennent s'y recueillir ou s'y promener. L'édification de nouvelles règles administratives ont cependant limité - plus ou moins drastiquement - le libre choix du lieu de sépulture. Ainsi, les imaginaires des espaces funéraires ont progressivement été imprégnés d'une plus grande dépendance aux administrations publiques et communales au détriment des églises et autorités ecclésiastiques»

Berthod M.-A., Gagnat C., Pillonel A., «Au crématoire comme «chez soi»: hybridité d'une transition funéraire», in Frontières, vol. 35, n°2, 2024.



Ce texte se base sur le sixième épisode du podcast Telling Death – Raconter la mort, intitulé «Histoires d'un mur» et produit dans le cadre du projet de communication scientifique Telling Death. Enregistré à Mauraz, il propose une immersion dans une discussion au sujet de la mort entre Marie-Ange, Alexandre et Martina. Ce podcast résonne avec de nombreux sujets approfondis dans les articles issus de recherche, en particulier No Lonely Deaths. Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families et Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge, tous deux soutenus par le FNS. Un lien vers une autre source issue du projet Telling Death a été intégrée au texte afin d'encourager et de permettre un approfondissement.



Conclusion p.63

Dans mon petit bureau de la Haute école de travail social et de la santé Lausanne, j'ai d'abord lu des articles scientifiques et écouté des podcasts à propos de la mort. J'y ai en quelque sorte invité des inconnu-es pour venir me parler de la mort; Gilbert, Loïse, Farinaz et tant d'autres, souvent anonymes, dont bien plus de croque-morts que j'en ai réellement rencontrés. Qu'ils et elles aient participé à un podcast ou à une enquête en sciences sociales, ils et elles ignorent mon existence, mais ont accepté de se confier, à qui voulait bien être curieux. Les témoignages de certain-es d'entre elles et eux m'ont touché, d'autres m'ont fait sourire, d'autres encore m'ont surpris. Car finalement, la mort est comme toute chose, c'est-à-dire située dans le temps et dans l'espace. Elle nous rapproche comme elle nous éloigne, elle nous rassemble comme elle nous divise.

C'est comme ça que je me suis mis à penser à la mort, en constatant la résonance du témoignage des autres sur mon propre vécu. Les souvenirs, les réflexions ou encore les incompréhensions provoquées en moi par ces récits ont fait l'objet des textes qui constituent cette série. Ils ont été en quelque sorte ma réponse à ce qui me parvenait, ma manière d'ouvrir un dialogue avec ces inconnu-es, symboliquement reçu-es dans mon bureau. Ainsi, « Quand j'y pense » est, aussi, une forme d'invitation à parler de la mort, à faire dialoguer nos expériences, avec la conviction qui est désormais la mienne que ce partage a quelque chose de cathartique.

Je n'ai plus qu'à espérer que ces petits textes vous ont plu; qu'ils vous ont au moins touché-es, peut-être fait sourire, ou encore surpris-es. En somme, qu'ils vous ont permis de penser, vous aussi, à la mort. Ouvrir le dialogue et le partage autour de la mort, c'est justement la visée du projet de communication scientifique *Telling Death – Raconter la mort*. Tous les podcast et articles auxquels j'ai fait référence sont d'ailleurs disponibles sur le site internet du projet. Et vous, qu'allez-vous faire de mes textes? J'espère que ce dialogue symbolique va se poursuivre ! Pour ma part, je vais quitter mon petit bureau de la Haute école de travail social et de la santé Lausanne. Penser à la mort, c'est bien, mais il ne faudrait pas que ça devienne obsessionnel. C'est Stéphanie qui le disait, dans le premier épisode du Podcast *Telling Death – Raconter la mort*: « T'as pas à mettre des mots (sur la mort) à ton âge (...). Pensez à faire la fête, à vivre, à savourer tout ce que tu fais, mais pas ça ». Dans ces mots, je trouve qu'il y a un peu de vrai. Alors j'y vais !

Berthod M.-A., Gagnat C., Pillonel A., « *Au crématoire comme « chez soi » : hybridité d'une transition funéraire* », in *Frontières*, vol.35, n°2, 2024.

Berthod M.-A., Clavandier G., Charrier P., Julier-Costes M., Pagnamenta V., Pillonel A., « *Waves of Grief: Fluctuating Restrictions, Treatments of Corpses and Experiences of Loss during the COVID-19 Pandemic* », in *Anthropological Quarterly*, vol.97, n°3, 2024.

Clavandier G., Berthod M.-A., Charrier P., Julier-Costes M., Pagnamenta V., « *From one body to another: the handling of the deceased during the COVID-19 pandemic, a case study in France and Switzerland* », in *Human Remains and Violence*, vol.7, n°2, 2021.

Clavandier G., Charrier P., Berthod M.-A., Julier-Costes M., Pagnamenta V., Pillonel A., « *Ne pas rompre la trajectoire des corps morts. Articulations professionnelles durant la pandémie de Covid-19* », in *Sociologie*, vol. 15, Presse Universitaires de France, 2023.

Charrier P., Clavandier G., Berthod M.-A., Julier-Costes M., Pagnamenta V., Pillonel A., « *Entre possibilité et impossibilité. Des trajectoires de deuil plurielles durant la pandémie de COVID-19* », in *Études sur la mort*, n°159, Centre international des études sur la mort (CIEM), 2023.

Telling Death – raconter la mort, le podcast, épisode 1, « *Ça fait partie de la vie* », 2024.

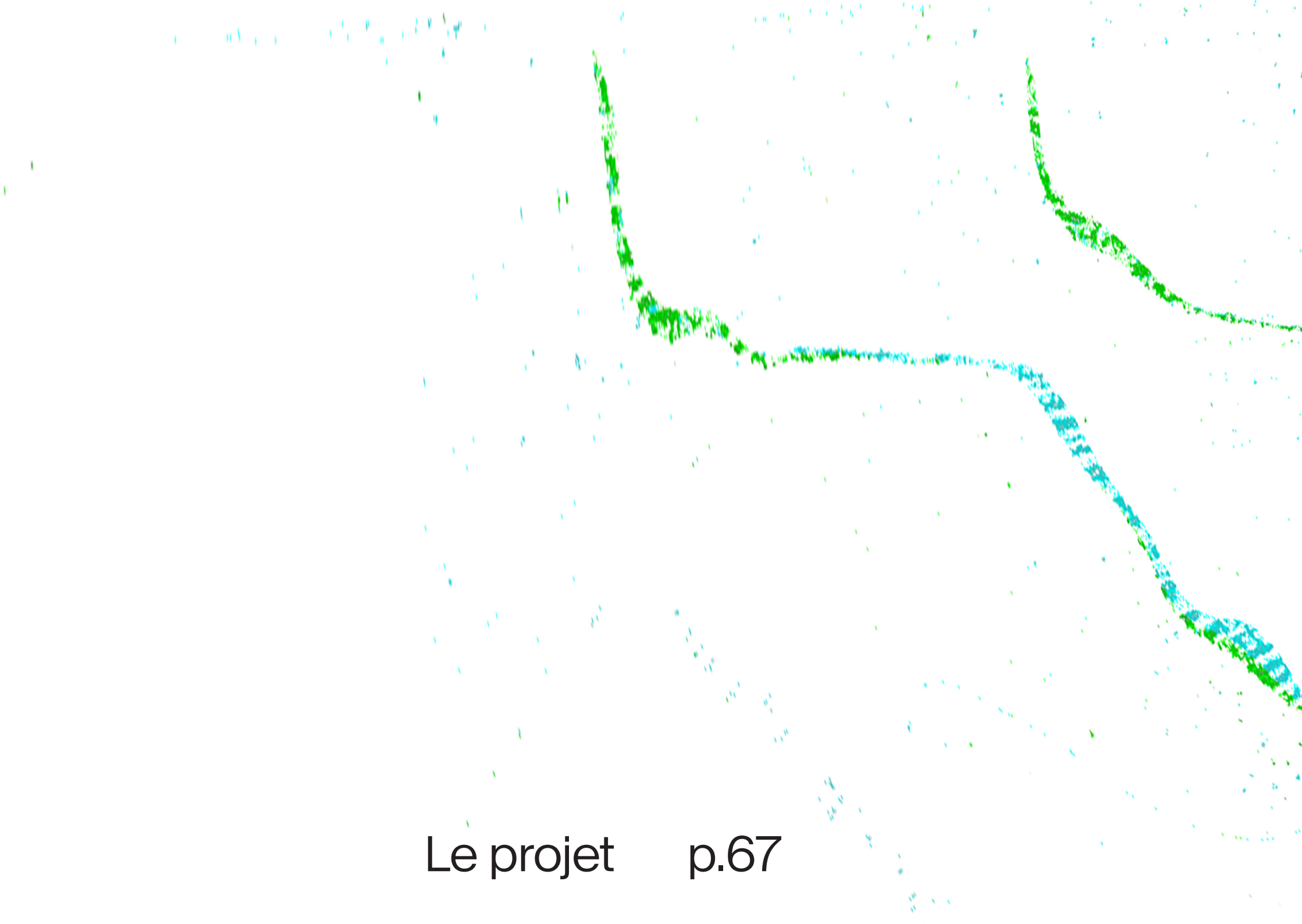
Telling Death – raconter la mort, le podcast, épisode 2, « *Une famille élargie* », 2024.

Telling Death – raconter la mort, le podcast, épisode 3, « *Ce qui reste* », 2024.

Telling Death – raconter la mort, le podcast, épisode 4, « *Au revoir Blaireau* », 2024.

Telling Death – raconter la mort, le podcast, épisode 5, « *Un certaine simplicité* », 2025.

Telling Death – raconter la mort, le podcast, épisode 6, « *Histoires d'un mur* », 2025.





Telling Death – Raconter la mort est un projet de communication scientifique, soutenu par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (Agora, FNS) et porté par la Haute école de travail social et de la santé Lausanne (HETSL | HES-SO) en collaboration avec le CoLLaboratoire de l'Université de Lausanne (CoLLab, UNIL), qui a pris fin le 31 mars 2025.

Le projet reposait sur deux recherches (FNS) : la première, *Necropolis. Transition funéraire et deuil dans le grand âge*, a documenté les nouvelles pratiques funéraires tout en s'intéressant au deuil des personnes de plus de quatre-vingts ans. La deuxième, *No Lonely Deaths. Answering the Impact of the Covid-19 Pandemic on the Funeral Sector and the Bereaved Families*, a traité des pratiques et prises en charge des personnes défunt-es et des expériences de deuil en temps de pandémie de Covid-19. Le projet avait pour but la transmission et l'échange de connaissances autour des pratiques funéraires de hier et d'aujourd'hui en allant à la rencontre du grand public afin de réfléchir collectivement au sujet de la mort et du deuil. Il voulait aussi rendre visibles les différents acteurs-ices qui s'occupent des défunt-es, en mettant en perspective les pratiques innovantes tant au niveau du traitement des corps que de la gestion des sépultures.

Réalisé avec trois partenaires de terrain - le Palp Festival (VS), la Commune de Chavannes-près-Renens (VD) et Connaissance 3 (Université des séniors du canton de Vaud) - Telling Death a proposé des rencontres

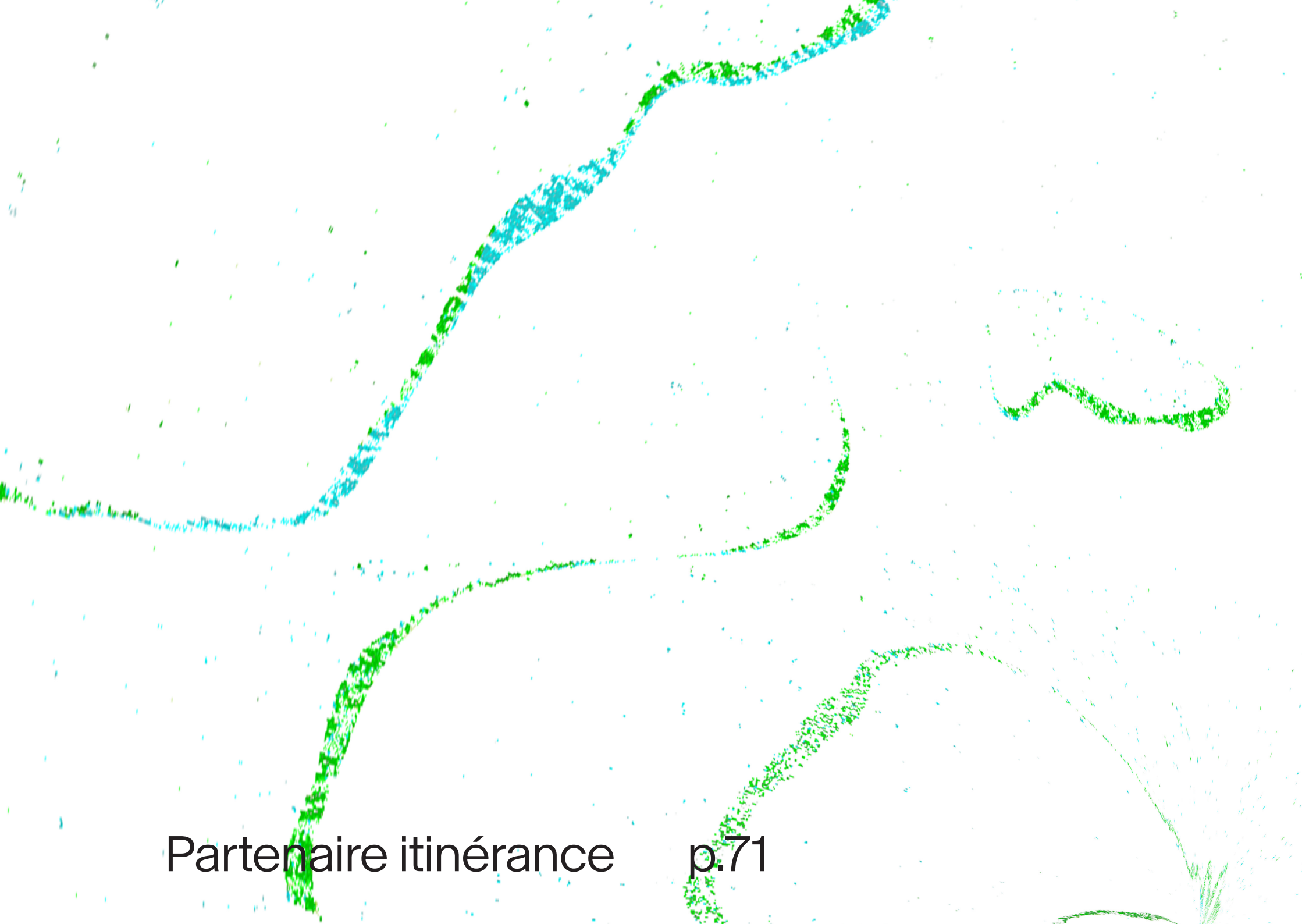
citoyennes et des dialogues intergénérationnels entre public, professionnel·les du funéraire et chercheur·es, sur différentes thématiques autour de la mort, en particulier sur les pratiques funéraires, le soin apporté aux défunt-es, le deuil et la mémoire.

Des dialogues intergénérationnels, enregistrés dans les différentes régions de Suisse romande, avec chaque fois un groupe d'habitant-es de différentes générations en dialogue sur les pratiques post-mortem citées plus haut, est né un podcast de 6 épisodes. En relation avec les personnes ayant participé à ces dialogues, une œuvre a pris forme à partir des objets hérités et transmis à l'artiste Virginie Rebetez.

L'ensemble des productions sonores et artistiques réalisées dans ce cadre ainsi que des documents de communication scientifique relatifs aux travaux de recherche ont donné forme à une exposition pour Raconter la mort. Celle-ci a été inaugurée en mars 2025 à la HETSL pour clore le projet Telling Death.

L'exposition est désormais itinérante dans toute la Suisse romande entre septembre 2025 et mars 2027, avec le soutien de la Fondation Leenaards et la Fondation Pallium.

Les productions et les activités menées au sein du projet Telling Death (mai 2023 – avril 2025) ainsi que toutes les informations relatives à l'itinérance de l'exposition Raconter la mort sont disponibles sur le site www.tellingdeath.ch.



Partenaire itinérance p.71

La mort : comprendre, accompagner, transmettre

La mort et le deuil font partie intégrante de l'expérience humaine. Pourtant, ces réalités demeurent souvent peu visibles, taboues ou difficiles à nommer dans l'espace social. Les professionnel·les, quel que soit leur champ d'intervention, sont régulièrement amené·es à côtoyer des personnes confrontées à la perte : décès d'un proche, rupture, maladie grave, fin d'un parcours de vie, perte de repères ou de rôles sociaux, ...

Être sensibilisé·es à cette thématique est essentiel pour comprendre les vécus singuliers des personnes accompagnées et reconnaître la diversité des réactions face à la perte. Le deuil ne suit pas un chemin linéaire : il s'exprime différemment selon les individus, les contextes culturels, sociaux et familiaux, ainsi que selon les ressources disponibles. Une meilleure connaissance de ces processus permet d'éviter les jugements, les interprétations hâtives ou la minimisation de la souffrance.

Dans la pratique professionnelle, aborder cette thématique, c'est aussi développer une posture d'écoute, de présence et de respect du rythme de chacun·e. Il ne s'agit pas de « faire disparaître » la douleur, mais de créer un espace sécurisant où elle puisse être exprimée et reconnue. Cette posture est fondamentale pour soutenir l'autonomie, la dignité et le pouvoir d'agir des personnes concernées.

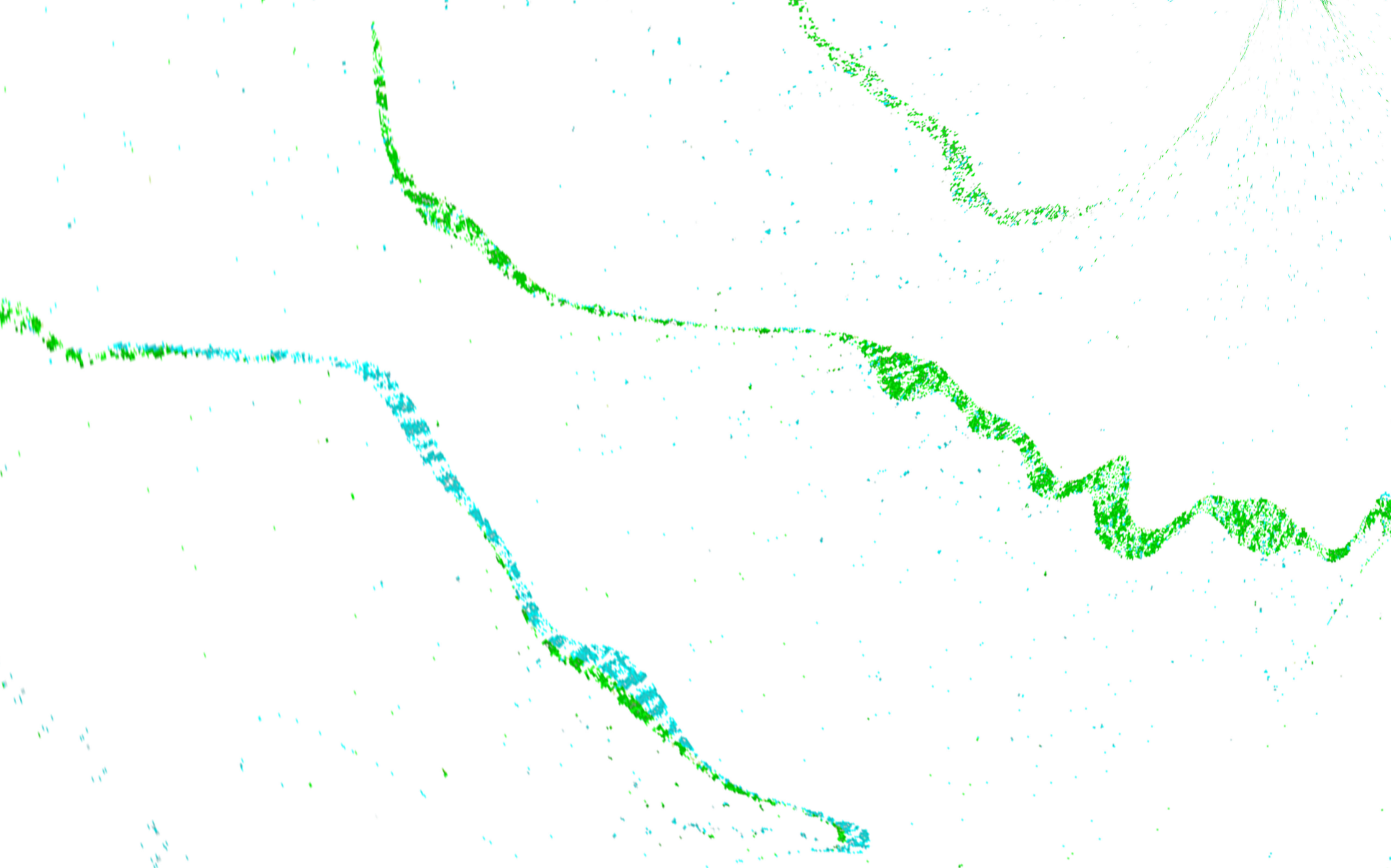
Enfin, travailler sur ces thématiques invite également les professionnel·les à réfléchir à leur propre rapport à la mort, à la perte et à la finitude. Cette réflexion contribue à renforcer la conscience de soi, la capacité à poser des limites et à prévenir l'épuisement compassionnel. En ce sens, la sensibilisation à la mort et au deuil n'est pas seulement un enjeu d'accompagnement des publics, mais aussi un élément central du développement professionnel et éthique en travail social.

La HETS Fribourg compte plus de 400 étudiant·es issu·es des cantons de Fribourg, du Jura, de Neuchâtel et de Berne.

Elle forme des professionnel·les en travail social prêt·es à mettre en œuvre leurs compétences spécifiquement dans les secteurs de l'éducation sociale et du service social. Elle travaille en réseau avec les Hautes écoles de travail social en Suisse, notamment au sein du domaine travail social de la HES-SO. Très présente sur les terrains, la HETS Fribourg collabore avec les milieux professionnels et associatifs, ainsi qu'avec les institutions et services publics et privés de tout le bassin de recrutement de ses étudiant·es et bien au-delà. Les thématiques abordées par la HETS Fribourg traitent d'enjeux sociaux et sociétaux actuels comme le handicap, les violences, les précarités, l'interculturalité, la jeunesse, la vieillesse, la digitalisation, la participation ou encore le développement durable. D'autres thématiques sont abordées au fur et à mesure que des événements ont lieu dans les murs de la Haute école de travail social Fribourg. C'est le cas avec l'exposition Telling Death qui nous offre une belle opportunité pour traiter de la mort et du deuil.



Programme
des activités



Remerciements & équipe

p.75

Remerciements

- **Joël Gapany**, Directeur de la Haute école de travail social qui accueille l'exposition
- **Marie-Christine Ukelo**, Professeure, responsable des midi conférences à la HETS Fribourg
- **Frédéric Fournier**, Secrétaire général, Palliative Fribourg
- **Odile Hayoz**, Conteuse
- **Marc Baechler**, Guitariste
- **Manon Duay et Josepha Girard**, Maîtres d'enseignement, HEdS Fribourg
- **Corinne Cavuscens**, Bénévole en soins palliatifs
- **Aurélie Savary**, Infirmière spécialisée en soins palliatifs

Cette exposition n'aurait pas vu le jour sans les participant-es aux 6 épisodes du podcast: Gilbert, Yves, Noah, Louise, Michelle, Gilles, Maria, Farinaz, Pascal, Noé, Félix (et le petit Solal et sa maman Alisson), Ouarda, Ahmed, Nadia, Sofiane, Martina, Marie-Ange, Alexandre, Jeannine, Stéphanie, Loïse, Clémence et sa grand-mère Martine, décédée avant le terme du projet Telling Death et à qui nous rendons hommage, ainsi qu'à toutes les personnes défunt(e)s évoquées dans les épisodes du podcast Telling Death.

Équipe

Haute école de travail social et de la santé Lausanne (HETSL | HES-SO)

- **Marc-Antoine Berthod**, Direction du projet
- **Veronica Pagnamenta**, Coordination du projet
- **Emile Praplan**, Soutien au développement de l'exposition
- **Tiffany Guggenheim**, Communication et diffusion
- **Séverine Holdener**, Spécialiste administrative LaReSS

Production sonore & artistique

- **Antoine Bal**, Réalisation et co-production des podcasts
- **Benjamin Vicq**, Création sonore, mixage et mastering des podcasts
- **Virginie Rebetez**, Création des installations artistiques et photographiques

L'équipe WEB DESIGN

- **Samuel Goumaz**, Atelier Harfang, Design graphique et développement web

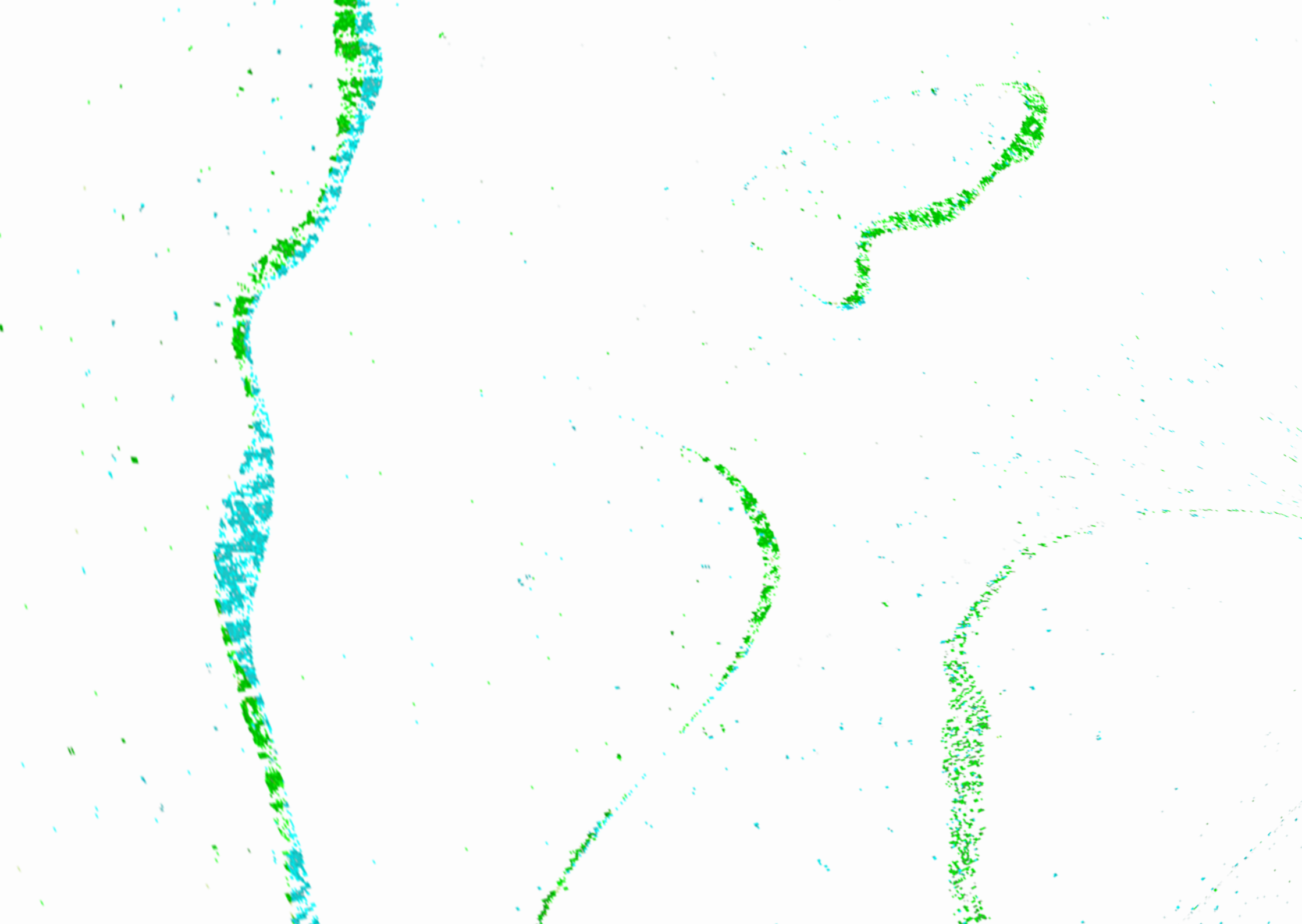
Soutien financier

- **Projet initial Telling Death**
Fonds national suisse
(Programme AGORA)
- **Itinérance de l'exposition Raconter la mort**
Fondation Leenaards
Fondation Pallium

Partenaire itinérance

Haute école de travail social Fribourg (HETS FR | HES-SO)

- **Nicoletta Mena**, Maître d'enseignement HES
- **Nelly Plaschy-Gay**, chargée de communication



Recherches, médiations
scientifiques et réflexions
personnelles sur la mort